

LA REVUE DE L'ÉCRAN

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 541 B
29 Octobre 1942
2 francs



La gloire naissante de **CARLETTINA** ne doit pas gêner celle de Louise Carletti, sa grande sœur... Mais qui sera la plus célèbre des deux ? Carlettina vient de marquer un point avec l'ANGE GARDIEN.



CHARLES BOULET

a enfin trouvé la voie de son "DESTIN" ...

Quand, il y a quelques semaines, Charles Boulet m'appela au téléphone pour me dire : « Ça y est » et prendre rendez-vous, je savais très bien ce que son « ça y est » voulait dire. Au fond, ce coup de téléphone, Boulet me l'avait promis depuis le 1er août 1941, jour où pendant une réception

à Antibes à l'occasion du premier tour de manivelle de *La Troisième Dalle*, il m'avait montré le synopsis d'un scénario de Louis Delos *Destin*, scénario qu'il affectionnait tout particulièrement et qu'il essayait de tourner depuis 1936.

Je savais que le « ça y est » voulait dire : « Je tourne *Destin* ». En effet, c'est vrai, Charles Boulet devient metteur en scène et va réaliser, avec Marc Didier, le premier film de sa vie. Quand nous disons premier film, il s'agit évidemment de premier film réalisé par lui, car Boulet est dans le cinéma depuis longtemps et il a passé par tous les degrés qui mènent vers la mise en scène. C'est un manteau de vision qui a décidé de sa vocation ! A Paris, il était bien employé dans une affaire de gérance de salles, mais il ne lui était jamais venu à l'idée de s'occuper de la production. Quant au manteau de vision, voilà comment cela s'est passé :



— J'étais à Nice — me raconte Charles Boulet lui-même — et des amis m'emmenèrent au studio. J'y allais par simple curiosité. Le metteur en scène avait besoin sur-le-champ d'un manteau de vision et ne savait comment s'en procurer. J'avais beaucoup d'amis dans le commerce à ce moment-là, j'allai donc chercher un manteau de vision. On était tellement reconnaissant... que l'on songea à moi quand on eut de nouveau besoin d'un autre accessoire ! C'est ainsi que je fus pris dans l'engrenage. Je suis passé par tous les échelons : assistant-régisseur, régisseur de plein air, régisseur de studio, régisseur général. Et finalement assistant-metteur en scène pour plusieurs comédies tournées avant la guerre et tout juste après l'Armistice.

Evidemment, quand on porte sous le bras un scénario comme celui de *Destin* qui raconte le conflit psychologique d'hommes de valeur, on n'est pas content de devoir assister le réalisateur du *Chasseur de chez Maxim's* ou des *Cinq sous de Lavarède*, mais on y apprend quand même son métier. Voilà donc six ans que Boulet attend son heure. Aujourd'hui elle a sonné. Avec la réalisation de *Destin*, Charles Boulet pourra montrer si vraiment il a « quelque chose dans le ventre ».

Ch. F.

NOTRE COUVERTURE

Qui a découvert Carletina ? C'est difficile à dire parce que l'on peut être bien certain qu'une dizaine de mains vont se lever pour dire : moi ! On peut supposer qu'un jour, Louise Carletti qui devait garder sa petite sœur, l'a emmenée au studio, qu'un opérateur s'est amusé à faire un bout d'essai, qu'un metteur en scène s'est dit : tiens ! Tiens ! Tousjours est-il qu'avec *Diamant Noir* où les deux sœurs jouaient le même personnage à deux âges différents (évidemment) Carletina est parvenue à ce qu'aucun « enfant savant » n'avait encore vraiment réalisé en France, elle est devenue une véritable vedette.

Saura-t-on lui éviter de devenir insupportable ? Saura-t-on lui conserver sa fraîcheur ? Il serait hasardeux de prédire quoi que ce soit, mais actuellement elle peut « tenir l'affiche ». *L'Ange Gardien* que l'on voit sur plusieurs écrans en ce moment consacre ce succès, l'affirme... la réussite est telle que l'on peut s'attendre à voir défiler dans les studios des files de parents montreurs d'enfants. Il est dommage que ces rôles soient si contagieuses, mais on ne peut pourtant le reprocher à Carletina, gentille comédienne qui fait rire et pleurer et eclipse sans s'en rendre compte bien des « grands » qui, eux, se croient du génie !

La réunion de samedi dernier, qui marquait la reprise de nos réceptions-surprise, fût particulièrement réussie, et tout à fait dans l'esprit « Ciné-Club ».

Nous eûmes d'abord la visite d'Emile Carbon, scénariste et dialoguiste de *Cap au large*, que Jean Paul Paulin vient de réaliser avec Delmont, Berval, Robert Lynen, Janine Darcey, etc. Sa venue donna lieu à un intéressant échange de vues sur le rôle de « celui qui écrit l'histoire » et sur ses rapports avec les autres éléments d'un film, acteurs, metteur en scène, techniciens et commanditaires. Et l'on parla bien entendu de *Cap au large*, que nous attendions maintenant avec une curiosité accrue.

Puis arriva Pierre Feuillère, et avec lui la discussion reprit de plus belle, sur les questions déjà agitées, mais vues cette fois-ci sous l'angle de l'auteur. Feuillère y défendit ses opinions avec une intelligence, une fougue et un courage (il osa enfin dire des choses qu'aucun acteur n'avait encore osé nous dire, et que nous ne redirons pas ici, tant pis pour les absents) qui enthousiasmèrent ses auditeurs. Et ce soir-là on se sépara fort tard...

Tant pis pour les absents, avons-nous dit. Il faut avouer qu'ils étaient assez nombreux samedi. Est-il trop présomptueux de souhaiter les voir, à nouveau, venir régulièrement le samedi sans qu'il soit nécessaire de leur annoncer Rédacaire ou Tino-Rossi ?

Samedi prochain 31 octobre, à 17 h. 30, séance-surprise (nous n'avons pas dit réception) séance promise, du reste, depuis longtemps déjà, il suffit de relire pour cela, dans nos derniers numéros, cette rubrique. On est prié d'arriver à l'heure.

Ceux de nos adhérents qui ne se sont pas encore mis à jour de leurs cotisations sont priés de le faire avant cette séance. Passé fin courant nous nous tiendrons pour autorisés à en faire recouvrer le montant à domicile.

M. PAUL VALÉRY

et le Cinéma.

Par le truchement d'un grand quotidien, M. Paul Valéry vient de nous faire connaître quelques-unes de ses idées sur le Théâtre et le Cinéma. Idées que sont bien personnelles et d'un vif intérêt, mais qui ne sont bien certainement pas celles que le cinéaste ou le cinéophile moyen se serait attendu à trouver sous la plume de l'auteur de *La Jeune Parque*.

Et tout d'abord cet aveu : « Je vais très rarement au Théâtre et presque jamais au Cinéma » ... Inattendu cet aveu ? ne vont pas manquer de ricaner certains. Mais ce n'est pas par mépris que M. Paul Valéry se tient éloigné du Cinéma et de cet éloignement il donne des raisons auxquelles d'autres que lui ont sans doute cédé sans se les expliquer : « Il faut qu'il y ait de l'improvisation et de l'invention dans le plaisir. Le Cinéma a ses vertus sans doute, mais il me donne l'impression d'inventer à ma place et comme malgré moi. Cela tient du rêve — mais rêve étrangement pénétré de réel — comme vicié par du réel. »

Pour être du meilleur Valéry par l'expression ramassée de la pensée, cette constatation n'est pas neuve et c'est sans doute ce mélange de réalité et de rêve qui pour tant d'entre nous a conféré aux spectacles de l'écran le plus sûr de leurs charmes. Avons-nous oublié, nous tous qui avons mis si longtemps à nous habituer au parlant, que si nous lui préférons — et n'avons peut-être pas encore fini de lui préférer — le muet, c'est sans aucun doute parce que celui-ci faisait au rêve la part la plus belle que celui-là. Mais fermons la parenthèse et revenons à M. Paul Valéry.

« La fuite du film, l'action hachée, les paysages vrais, les décors peu sincères, la facilité absolue des substitutions, la mer, l'amour, les jours aussi promptement escamotés qu'apparus, toutes choses rendues aussi incohérentes que des associations d'idées, font que tout est sans profondeur, sans durée, sans matière et qu'il n'en restera pas davantage dans mon esprit que sur l'écran. Mais c'est là sans doute le très naïf secret de la puissance universelle de ce moyen... » Qu'un esprit qui a découvert tant de secrets de valeur reconnaisse qu'il y a dans les spectacles de l'écran un secret même naïf ne saurait manquer d'être pour le Cinéma un brevet dont celui-ci aurait tort de ne pas — fût-ce naïvement — s'enorgueillir. Mais dans l'énumération des éléments qui à son avis, constituent ce secret, M. Paul

Valéry ne mélange-t-il pas le meilleur avec le pire et cela — sauf le respect qu'on lui doit — de telle façon qu'on pourrait sans doute être autorisé à le taxer de légèreté. Que par exemple le manque de sincérité des décors doive — parfois — être inscrit au passif du Cinéma, nul ne saurait de bonne foi le contester, mais ne doit-on pas apporter la même bonne foi à reconnaître qu'une des raisons pour lesquelles le Film laisse le plus sûrement une

monde, la montrant vivre tout bonnement du matin jusqu'au soir pourrait être goûté. C'est d'ailleurs un enseignement que de voir se consumer en dix minutes tout ce que l'on fait en douze ou quinze heures de présence... »

Quel documentaire humain ! Quelle utilisation de « l'accélééré » ! Germaine Dulac qui avait pour « la germination d'un haricot » tant de fervente admiration et si inépuisamment renouvelée, de quel enthousiasme aurait-elle été prise si M. Paul Valéry était venu lui demander de réaliser cette idée ? Je la vois d'ici avec son beau regard de croyante et son sourire que rien n'effrayait ! De quel cœur elle se serait mise à la besogne surtout si, comme le souhaite le poète, on arrivait à « projeter l'intérieur du personnage, comme on le fait, je crois, de certains insectes. L'homme acquerrait ainsi une juste et peut-être assez sombre idée, de lui-même. La Nature lui a refusé la connaissance de son organisme qu'il a prise par effraction. Peut-être aussi trouverait-il dans l'impression que lui ferait la vue de son fonctionnement normal tout monotone et de la mécanique naturelle et acquise à quoi se réduit presque toute son existence, des raisons de désirer développer dans la part de lui-même qui ne se laisse pas photographier une soif de valeurs supérieures et de tout ce qui le délivrerait de la sensation d'être fait en série et de vivre à la chaîne ».

Un film allemand nous a, en 1938, montré grâce à l'utilisation des Rayons X le mécanisme de l'organe humain, appelé « Cœur »... Quels rayons pourraient être appelés à collaborer avec le Cinéma pour arriver à réaliser le film souhaité par M. Paul Valéry ? Mais surtout que l'on ne croie pas à une boutade de la part de l'académicien ! M. Paul Valéry ne s'est encore livré à aucun de ces « canulars » auxquels se complait son collègue Pierre Benoit et quand il envisage cette introspection cinématographique à la fois physiologique et psychologique, il développe une idée qui lui est chère depuis *La Soirée* avec M. Teste qui parut en 1896... Ce brave « M. Teste » qui disait : « Il y a des instants où mon corps s'illumine... C'est très curieux... J'y vois tout à coup en moi ! Je

(Suite page 10).

par
RENÉ JEANNE

trace durable dans les esprits c'est la vérité des paysages et aussi cette « facilité absolue des substitutions » dont l'auteur d'*Eupalinos* semble faire un grief au Cinéma... Mais peut-être n'avons nous pas saisi très exactement la pensée valéryenne dans toute la subtilité de ses déductions et de ses conclusions... Passons donc...

Mais voici qui est plus original et plus intéressant : « Il (Le Cinéma) répond à



M. Paul VALÉRY

merveille au dessein ou au besoin de se voir vivre... Je m'assure qu'un film dont tout le scénario se réduirait à ce qui se passe dans la journée la moins accidentée de la personne la moins pittoresque du

Je vais vous raconter

CAPRICES



(Photos Continental Films)

«... emmenèrent nos « capricieux » au plus proche commissariat... »

J'ai lu les critiques, elles sont bonnes, on me félicite de la mise en scène, on approuve mon « courage »... ils me font bien rire tous ces gens-là, ils ne se rendent pas compte de tout ce qu'il a fallu faire pour monter cette pièce. Ils admirent des questions scéniques... mais ce qui est admirable, ce n'est pas ça, c'est d'avoir trouvé l'argent. Ah, je vous assure bien que ça n'a pas été facile et que nous avons tous dû nous livrer à des acrobaties multiples dont le public ne se doutera jamais. Au début cela allait, notre commanditaire semblait dans de bonnes dispositions; un peu bête ce garçon, mais si riche ! Seulement Lise, naturellement, s'est brouillée avec lui au cours d'un bal masqué où elle était déguisée en marchande de violettes. Ce déguisement a tout déclenché. Lise s'est fait expulser de la salle, elle a rencontré Philippe qui, croyant à la misère de la jeune femme, décida de lui faire passer une soirée de luxe et de rêve : « Je suis un magicien » disait-il. Lise n'avait rien de mieux à faire qu'à lui dire : « Ah ! très bien, alors dans ce cas, commanditez la pièce de mes amis. » Mais Lise est une fantaisiste un peu folle, elle a préféré marcher dans le jeu, laisser croire à la petite bouquetière misérable, elle se fait accompagner à une adresse aussi fantaisiste que miteuse... Ce qu'il faut faire pour trouver de l'argent ! Le lendemain nous avions loué une chambre à l'adresse en question et jouions tous le rôle d'une famille vulgaire et brutale qui maltraitait la pauvre Lise... émoi du beau Monsieur, il emmène

notre vedette. Moi, je me dis : « Ça y est ! il a compris, il va payer la pièce... » Catastrophe, il lui a offert un magasin de fleurs !

Après cela, disparition de Philippe. Croyez-le, nous faisons tous une drôle de tête, le temps passait... pas un sou pour les décors...

A son retour, Philippe ne trouva pas Lise au magasin, (et pour cause) il finit par la « découvrir » dans un hôtel. Lise était alors très grande coquette, très vedette sophistiquée, entourée de gens équivoques dans leur luxe. Les gens équivo-



«... elle s'était déguisée en marchande de violettes... »

ques en question, c'était nous. Encore un rôle que nous faisions jouer notre vedette. Cela faisait, paraît-il partie d'un plan pour arriver à nos fins... En réalité, elle s'était lancée dans une chaîne de mystifications qui l'amusaient follement, et puis elle commençait (avec elle ça ne rale jamais) à tomber amoureuse de sa victime. La victime, elle, prit la chose assez mal, il commença à plonger la tête de la « vamp » dans une baignoire pour la « désophistiquer » et l'emmena dans une villa près de Paris. Parfait amour, Lise commence à tout avouer... et puis comme nous nous rappelions discrètement à elle — le tapisier commençait à réclamer son argent de façon absolument indiscret — elle demanda à Philippe un peu d'argent. Oh nous étions modestes, il ne s'agissait que d'une vingtaine de mille francs.

Tout s'arrangerait ! pensions-nous. Pas encore ! Philippe à son tour imagine de mystifier Lise, il lui remet son chèque et la fait arrêter par de pseudo-agents à la sortie de la banque. « Votre chèque est faux, il a été tiré par un escroc ». Lise s'affole, elle ne pense plus ni à ses plaisanteries, ni à nous, ni à la pièce, elle aime vraiment Philippe, elle se précipite chez lui : « Tu es découvert, sauvons-nous ! » Lui continue le jeu, il prend le train de Nice. Lise découvre alors qu'il s'est moqué d'elle à son tour, elle est folle de rage, elle part à la gare et le retrouve dans le wagon-restaurant. Cette fois-ci, cela faillit tourner tout-à-fait mal, dans sa colère est-ce qu'elle n'a pas l'idée de corser encore la blague, d'hurler qu'elle aussi est une voleuse internationale, la complice de Philippe ? Cette fois-ci des agents qui n'étaient pas des comparses, emmenèrent nos deux « capricieux » au plus proche commissariat...

Si on les a relâchés ? Evidemment puisque hier au soir nous avons pu donner la première de notre spectacle. Seulement ce ne fut pas sans mal, croyez-le. Heureusement que le commissaire avait rencontré Philippe auparavant et qu'il crut à l'histoire des imbroglios successifs ! Il les a relâchés, mais comme ce couple est incorrigiblement fareur, ils ont trouvé très drôle de faire garder le secrétaire de Philippe. Lui a trouvé la plaisanterie infiniment moins spirituelle !... et voilà ce que ne savent pas les critiques, voilà ce qui devrait les remplir d'admiration à mon sujet, s'ils l'apprenaient.

Maintenant que Philippe et Lise fassent ce qu'ils veulent, j'en ai assez, je ne m'en mêle plus. D'ailleurs, je crois qu'eux aussi se sont un peu calmés, ils s'aiment, ça leur suffit. De là à dire que Lise n'a jamais plus de caprices ! ! ! Il ne faut rien exagérer.

R. de LECRAN.



Une grande fille toute simple.

Une première pièce déjà avait attiré l'attention sur Roussin : **Am Stram Gram** qui témoignait d'une appréciable adresse. Il s'agit cette fois-ci d'une affirmation beaucoup plus précise. Roussin a choisi un thème psychologique et l'a traité sur un ton léger, en évitant les dangers de l'un et le facile scintillement de l'autre. **Une grande fille toute simple** se voit avec un extrême plaisir, ce qui prouve que c'est une pièce de théâtre bien faite. On y pense avec encore plus de plaisir et on a envie de la lire, ce qui semblerait dire que c'est une comédie solide. Roussin a choisi son sujet dans son milieu, celui du théâtre. Non pas ce milieu usé et déjà traité des cabotins, mais celui plus intéressant et plus inquiétant encore : celui des vrais comédiens, ceux qui ont la foi, qui croient à leur art et font du bon théâtre... au prix de leur vie personnelle.

Stepha est sincère, elle vit, vibre et souffre, mais elle transpose ses propres sentiments, elle « joue » sa vie et c'est celle des autres qui paie la casse, elle reste d'une pureté déconcertante... « Suis-je donc une gâche, pourquoi est-ce que je fais du mal à ceux que j'aime ? » — s'écrie-t-elle (ou à peu près) dans une des dernières scènes, et le personnage du raisonneur, joué par l'auteur, lui répond : « Non, tu n'es qu'une vilaine fille ». Stepha est un personnage typé, justement placé, ému par ce que son exagération reste humaine. Roussin sait se méfier des situations trop compliquées, il s'en tire chaque fois d'une pirouette, il a l'esprit d'avoir quelques mots d'auteur que l'on puisse citer. Roussin est un excellent auteur dramatique en qui le boulevard trouvera un enrichissement — si Roussin ne dépasse pas le boulevard, ce qui est bien possible, rien ne l'oblige à rester en panne comme Michel Duran.

Quant à Roussin acteur, il est assez étincelant, il connaît bien les valeurs de son texte — et pour cause — et ne craint pas d'en forcer les effets, mais comme il a de la scène un sens exact, il ne déborde quand même jamais. Madeleine Robinson est une Stépha parfaite, la scène qui précède la

rupture est notamment excellente, son exaltation est juste et « passe » dans la salle. On déplore une fois de plus que jusqu'ici le cinéma n'ait su que si mal l'employer. Jean Mercanton lui donne la réplique, c'est un beau garçon, il le sait, mais il a beau avoir malgré sa jeunesse bien des années de théâtre et de cinéma derrière lui, il lui reste encore fort à apprendre. Ne parlons pas de Marcelle Praince qui, elle, navigue sur scène avec cette assurance des vrais comédiens qui est un plaisir pour le spectateur, c'est justement un des plaisirs spécifiques du théâtre et que ne transmet pas le cinéma ; Pat Salel prouve qu'elle n'a décidément qu'une seule corde, mais tant qu'elle trouvera des auteurs comme Roussin qui lui tailleront des rôles à la mesure de cette corde, elle sera charmante. Marthe Alycia joue comme elle danserait et parle comme elle chanterait, sa manière un peu affectée contribue bien au dessin du rôle d'Esther. Philippe Gérard et Pierre Louis (dangereux un nom pareil !) ont de plus petits rôles dont ils savent ne pas faire des rôles effacés.

Il est assez réconfortant de voir une vraie pièce de théâtre, sérieusement montée, dans un décor agréable, bien éclairée, bien mise au point. La mise en scène de Ducreux contient plusieurs intentions excellentes, elle n'a rien de transcendant, mais sert le texte avec une justesse parfaite.

R. M. ARLAUD.

La Carmen.

Pierre Feuillère a raconté ici même comment et dans quel esprit il avait entrepris de faire revivre le Théâtre du Marais. Dans l'ensemble, le spectacle de **La Carmen** d'André de Richaud possède cette homogénéité que recherche avant tout le rénovateur du fameux théâtre bruxellois, mais nous ne croyons pas que son choix ait été des meilleurs. La nouvelle pièce tirée de l'œuvre de Prosper Mérimée, si elle débute très bien, si elle se poursuit convenablement, finit par contre « en queue de poisson ». Les rebondissements psychologiques

(Fin page 10).

Avec son film **PROMESSE A L'INCONNUE** et la pièce **UNE GRANDE FILLE TOUTE SIMPLE**, Madeleine Robinson est une vedette de l'actualité.





Dessin inspiré de La Guerre des Valses.

6

FERNAND GRAVEY

comédien sans génie.

Le 25 décembre 1905 naît à Bruxelles un jeune garçon. Il est fils d'un ancien hôtelier, M. Mertens, à l'époque directeur du théâtre des Galeries Saint-Hubert, et d'une comédienne : Fernande Gravey, pensionnaire dans ce même théâtre. Avant lui, un frère et une sœur ont grandi dans l'atmosphère fiévreuse des coulisses. A cinq ans le jeune Fernand y promène sa figure ronde et sa gentillesse. Il aime les comédiens, bien que leur exagération perpétuelle et leurs fréquents passages de la fiction à la réalité le déroutent un peu. Car il possède déjà un solide bon sens, le même qui le dirigera toute sa vie. Le plus clair de ses loisirs se passe au grenier. Là, à cheval sur une balustrade, la main en auvent, l'œil scrutateur, il pointe son doigt vers des navires imaginaires et jure comme un vieux loup de mer. Cependant les imprécations du mousse - second-quartier-maitre - capitaine Fernand, rejoignant celles d'Oreste qui répète, deux étages plus bas, obligent M. Mertens à lui déléguer une vieille nounou. D'habitude celle-ci se contente de lui lancer un :

« Ça est donc pas fini ? » Aujourd'hui sa

mission sera plus pénible. Il lui faut conduire le jeune délinquant jusqu'au bureau de son père. Mme Mertens s'y trouve déjà et, pressentant un sévère orage paternel, il court se réfugier dans ses jupes. De son ton le plus directorial, s'efforçant à une sévérité dangereusement compromise par le faux air candide de son rejeton, M. Mertens entame une longue période trouée de temps en temps par un mot merveilleux comme : insubordination, inconséquence et qui plonge l'auditeur dans un abîme de rêverie. Et après s'être longuement étendu, M. Mertens insiste sur la nécessité de combler cette lacune en étudiant davantage en classe, en s'appliquant à ses devoirs. Puis, il s'interrompt brusquement. Là-bas, toujours blotti dans les genoux de sa mère, Fernand reçoit ce silence subit, comme l'annonce d'un événement...

— Viens ici, approche. Tu vas répéter après moi tout ce que je vais dire...

— Oui, papa.

Et pendant deux heures, fort des principes qu'il venait d'inculquer à son fils, le directeur des Galeries Saint-Hubert lui enseigne l'art d'entrer en scène. Le soir même, pomponné, frisé, la rage au cœur, le rouge au front, Fernand Gravey, remplaçant au pied levé une petite fille malade et faisait dans sa ville natale d'anonymes débuts. On pouvait, en effet, lire sur l'affiche : « ... et la petite Mertens dans... »

Désormais, son temps se partage entre l'école, le grenier, et le théâtre. Il y tient tous les emplois de son âge avec ou sans travesti, mais toujours sans gaucherie faisant preuve d'une étonnante facilité d'adaptation et d'une mémoire extraordinaire. Ces dons innés et cette gentillesse lui valent des récompenses. Mounet-Sully qui lui fit, en *Edipe*, une peur horrible, lui laisse pour se faire pardonner, une magnifique montre. Et certaine comédienne de passage lui adresse une ravissante poupée accompagnée de ces mots : « Pour la petite Mertens qui joue si bien la comédie. » La rage faillit étouffer la « petite Mertens » qui n'oublia pas la comédienne.

Au milieu de cette sérénité familiale, la guerre et ses conséquences arrivent bruta-

lement, renversant la situation la mieux équilibrée, obligeant le père, la mère et leurs deux plus jeunes enfants à gagner l'Angleterre. Réfugiés dans une ville qu'ils connaissent mal, il faudra attendre plusieurs mois pour que Fernand puisse entrer au collège de Hammersmith. Lorsqu'il en sort deux ans plus tard, il a un magnifique accent et, fidèle à son idéal d'enfant, il s'engage sur un bateau-école de la marine marchande. Il a très exactement treize ans lorsque, la guerre finie, on décide de rentrer en Belgique. Dès l'arrivée à Bruxelles, M. Mertens tombe malade et le plus jeune de ses fils, obligé de subvenir à ses besoins, remonte sur les planches. Cette fois-ci il ne s'agit plus d'un amusement, mais bien d'un gagne-pain. Alors, comme il est trop jeune pour tenir un emploi bien défini, il joue les utilités avec des barbes fluviales, des perruques, des moustaches, des ventres. On est étonné de voir ce maître d'hôtel, ou cet invité à favoris devenir, dès la représentation achevée, un adolescent pressé de rentrer chez lui et d'aider encore sa mère ou sa sœur à n'importe quel labeur. En 1919, son père meurt. Mme Mertens reprend son nom de jeune fille et tandis qu'elle devient pensionnaire chez Arthur Devère, son fils, lui, parcourt la Belgique en tous sens, à la recherche du cachet quotidien. Un jour, il réussit à joindre Charles Baret qui l'engage en qualité de... bagageman. Lorsqu'il en revient, il a seize ans et il n'est pas le moins du monde découragé. Sa mère ayant signé pour une autre tournée en Amérique du Sud avec Signoret, Fernand va le voir et obtient la



Larquey, Saturnin Fabre et Fernand Gravey, trois des soupirants de Véra Korène dans *Sept Hommes, une Femme*.

7



Les héros de *A moi le jour, à toi la nuit* ont fini par se retrouver. (Fernand Gravey et Kate de Nagy)

place de souffleur... en titre tout au moins. Car ses obligations sont des plus diverses. Il doit se trouver au contrôle et poinçonner les billets, être avant le lever du rideau dans la loge du souffleur pour le premier acte, compter la recette au premier entr'acte, souffler le deuxième acte, s'habiller au second entr'acte, souffler le troisième acte, se maquiller au troisième entr'acte, apparaître sur scène au quatrième acte, empiler les costumes dès la fin du spectacle, surveiller le chargement de quatre-vingt-treize colis et... recommencer le lendemain. Etonnez-vous donc que le moindre déplacement soit pour lui un drame maintenant. Il rentre à Paris pour recommencer aussitôt en province. Enfin, il joue l'Heure du Berger de Bourdet. Sa carrière de bagagiste est terminée. Premier engagement à Paris au Théâtre Antoine dans *Le Moulin de la Galette*, *Romance au Gymnase* et *Si je voulais*, avec Victor Boucher, Marthe Régnier et Robert Vattier. Muni d'un mot de Signoret, il se présente au Daunou pour auditionner. Le Daunou c'est Jane Renouardt, c'est aussi pour Fernand Gravey, la comédienne à la poupée, ce sera bientôt la plus précieuse des auxiliaires et... sa femme. Et brusquement tout arrive à la fois : le succès, l'argent, l'amour et... le service militaire. On l'avait oublié. La vie de Fernand Gravey apparaît si bien remplie, qu'elle ne permet aucun commentaire. Du moins pouvait-on croire que ce repos de deux ans nous laisserait quelque répit pour placer deux ou trois expressions heureuses sur son talent... Or, même à la caserne il ne cesse pas de jouer. Le soir, après la soupe il court au théâtre au grand scandale de son adjudant qui le traite de « Bohémien ». Fin du service militaire. Retour dans la capitale. Il crée une opérette : *Lulu* et fait à nouveau du théâtre avec des partenaires illustres comme Pierre Fresnay et... il tombe très gravement malade. Il lui faudra près de deux ans pour se rétablir. C'est un autre homme qui revient à la scène pour *Mistigri*, *d'Achard*, *Pierre* ou *Jack de Croisset* et *Parole d'Honneur de Jeanson*. Un autre homme, encore plus raisonnable, encore plus pondéré. Car tandis qu'il anime ce personnage léger, fantastique, mais toujours charmant qui va devenir sa spécialité, il commence pour son propre compte la plus bourgeoise des existences.

Délibérément, il sacrifie toute vie mondaine à son travail. Il renonce, contraint

par sa maladie, à tous les sports. Seuls les chevaux lui restent. Et les chiens. Il leur consacre tous ses loisirs ne manquant jamais de faire au moins une heure de trot chaque jour quelle que soit la ville où il se trouve, et s'occupant d'élevage avec l'habileté d'un professionnel. Ceci ne l'empêche d'ailleurs pas de lire tout ce qu'on a pu écrire sur l'épopée napoléonienne, ni de collectionner des soldats de plomb ou d'étain dont certains sont exécutés selon ses propres croquis. Rien chez lui du garçon insouciant que l'écran va populariser. Obligé de sacrifier la moitié de sa vie à l'autre il veut concilier les deux et réussit ce miracle. Heureusement. Car voici que le cinéma l'accapare. Cela commence à Berlin où il a une scène unique dans *l'Amour chante*, avec Yolande Laffon. Ces quelques répliques dites au téléphone constitueront pour lui la meilleure des introductions. Le film ayant été interrompu pendant deux mois, il emploie ses loisirs à être assistant-monteur et assistant-opérateur. Il est immédiatement après engagé à la Paramount, pour une série de films. C'est Louis Mercanton qui met en scène *Chérie*, *Marions-nous*, *Un homme en habit* et *Passionnément* avec Florelle et, dans un petit rôle,

Simone Simon. Avec *Tu seras duchesse*, Gravey aborde du *Mirande* un peu facile, un peu, tout en sous-entendus et en quiproquos, mais plein de bonne humeur. Marie Glory lui donne la réplique. C'est ensuite Coiffeur pour dames où il réalise la plus charmante, la plus échevelée, la plus fine des caricatures. L'histoire de ce Mario, tondeur de moutons qui essaie sur ses bêtes les coiffures qui portera demain tout Paris, est une satire non déguisée, mais charmante des mœurs de l'époque. C'est pour Fernand Gravey l'occasion de prouver qu'il peut jouer autre chose que le jeune premier conventionnel et un peu bête. Plus les années passeront, plus il sera poursuivi par cette idée d'évasion. Il acceptera des scénarios d'un intérêt médiocre pourvu qu'ils lui donnent l'occasion de faire une création intéressante. Avec *Le Père Prématuré* il s'en donne à cœur joie. Aidé par Saturnin Fabre, ils réaliseront à eux deux : sept compositions. Le premier joue le doux toqué qu'il ne cessera d'être pendant de longues années, et Gravey le fils, puis le petit-fils de ce même toqué à tous les âges, ou presque, de la vie. Puis *A moi le jour, à toi la nuit* avec la délicieuse Kate de Nagy. Retour au jeune premier

La scène du « passage à tabac » moral, qui fut une des meilleures du *Dernier Tournant* : Gravey est ici, avec Marcel Vallée.



moins bête et plus effronté. Réalisation de Ludwig Berger. Nuit de Mai avec la même Kate et Annie Ducaux. Dans un rôle secondaire, Georges Flamant. Les aventures d'un intrigant petit baron à la cour de Marie-Thérèse d'Autriche (Annie Ducaux). De nouveau avec Florelle : Le Fils improvisé ou les heures et les malheurs d'un étudiant en droit un peu volage. Enfin La Guerre des Valses de Ludwig Berger avec un déluge, une avalanche de valse. Arletty en était aussi qui jouait une danseuse hongroise. Tous deux s'y montraient étourdisants. Et voici que la musique entre officiellement dans sa vie cinématographique : elle ne le lâchera plus. Entre temps, il a tourné deux films à Londres : *Bitter Sweet* et *The Queen's affair* tous deux avec Anna Neagle. De dictateur pour rire, il devient ouvrier ambitieux, mais bon enfant avec Si j'étais le patron que met en scène Richard Pottier. *Max Dearly* et lui-même s'y dépensent sans compter et réalisent la plus drôle des associations. Il y chante agréablement aussi, d'abord parce qu'on trouve qu'il a une jolie voix et ensuite parce que selon le mot d'un producteur : « Ce n'est pas tous les jours qu'un jeune premier est doué pour la musique, autant en profiter ». Mais voyons... A Si j'étais le patron succède : C'était un musicien avec Baroux, Josette Day et Roland Toutain qui va devenir un de ses meilleurs amis. Puis *Antonia* où il avait le plus délicieux des accents, avec comme partenaires Marcelle Chantal et re-Josette Day. Monsieur Sans-Gêne faisait une des dernières apparitions de Dranem et la meilleure de Joseline Gaël plus bonde et plus belle qu'elle ne le fut jamais. Variétés dont il n'y a pas lieu d'être fier, mais qui lui donnait l'occasion de varier son jeu et de s'essayer dans le drame. *Fanfare d'Amour* qui ressemble fort à un tour de force et où il était la plus fine et la moins équivoque... des musiciennes! Il y chantait à nouveau et deux airs charmants. La plupart des films à venir évoqueront pour nous un air, une mesure qui restent attachés à nos souvenirs. Touche à tout : les mésaventures d'un jeune pion trop indulgent qui trouvera le bonheur auprès d'une femme de chambre (Suzy Vernon). *Le Grand Refrain* de Siodmak, avec Jacqueline Francell : un très bel effort qui tomba complètement à côté. *Sept Hommes et une Femme* : du meilleur Mirande. *Lunettes d'écaillé* et très « duc décafé », Gravey y enlevait l'héroïne en dernière minute. *Mister Flow*, mise en scène de Siodmak encore : les démêlés amoureux ou non de Madame Edwige Feuillère avec Messieurs Gravey et Jovet sur un dialogue cent pour cent Jeanson. Un de nos films les plus originaux. Les colères de Gravey barbu ou imberbe n'y avaient d'équivalent que les mines sinistres de Jovet. Et puis c'est, à Hollywood : *Le Roi et la Figurante*, charmante comédie musi-



... partenaire de Janine Crispin dans *La Guerre des Valses*.

cale, évidemment. Retour en France pour *Le Mensonge* de Nina Pétrova, réalisation de Tourjansky, dialogues d'Henri Jeanson. La protagoniste en est Isa Miranda, une Marlène plus attachante; deuxième et excellente version où Annie Vernay reniflait ingénument. Et de nouveau départ pour l'Amérique : *La Peur du Scandale* qui n'en vaut vraiment pas la peine. Retour en France pour des vacances bien gagnées. Et c'est enfin *Toute la Ville Danse* de Duvié. Fernand Gravey y est un Strauss bondissant de jeunesse, d'enthousiasme et éméché de musique. Puis, retour définitif. On le tente avec le rôle de Franck d'après un roman de James Cain : *The Postman always rings twice* qui devient *Le Dernier Tournant* et dont l'action située en Californie sera transposée sur la Côte d'Azur. Il y joue de tout son métier, mais il est mal à l'aise dans ce rôle de brute. Mais Abel Gance arrive et avec lui *Le Paradis Perdu*. La vie d'un homme brisée par la mort de sa femme. La tristesse d'un bonheur mort, la recherche de ce même bonheur. Gravey que *Le Dernier Tournant* a rendu extrêmement prudent se dit qu'après tout la mélancolie n'est pas la douleur et le titre le rassure. Il trouve une partenaire ou plus exactement « la » partenaire. Micheline Presle qui n'est encore qu'une ingénue se révèle excellente dans la première partie. L'œuvre tout entière baigne dans la musique de Hans May qui situe très exactement le degré de ce Paradis.

Un temps d'arrêt pour le Cinéma. Après sept ans d'absence, Gravey crée à la Madeleine le rôle de Jean-Louis dans la pièce de Salacrou *Histoire de Rire*. Consécration d'un talent et d'un métier considérables,

il y paraît aussi sûr de lui, aussi vrai, aussi juste que lors de *Mistigri*. Il reprend son rôle après l'Armistice. Et, en août 1941, la pièce est portée à l'écran avec Marcel L'Herbier comme réalisateur. Cette fois-ci, on lui attribue le rôle de Luguet alors que le sien, primitivement destiné à Claude Dauphin, finit par échoir à Bernard Lancret. Adé, la folle Adé, c'est Micheline Presle et tous deux forment le couple le plus fantaisiste, le plus irrésistible qu'il soit. Marcel L'Herbier s'en souviendra au moment de *La Nuit Fantastique*. On y verra Fernand Gravey étudiant le jour, débardeur aux Halles la nuit, poursuivi dans ses rêves par la plus irréaliste des apparitions... Enfin, en avril dernier, Roger Richebé décide de porter à l'écran : *Trois et Une*. Il lui confie le rôle créé par Luguet à la scène. Il est curieux de constater combien on retrouve souvent côte à côte, ou plus exactement l'un derrière l'autre, les noms de ces deux comédiens. On sait quel succès a remporté *Romance à Trois*. Fernand Gravey qui est « l'interprète » au sens complet du mot, a donné au texte de Denys Amiel sa valeur intégrale. Il vient maintenant de terminer *Le Capitaine Fracasse*, avec Assia Noris, sous la direction d'Abel Gance. Le 1er novembre verra le premier tour de manivelle de *Domino* de Marcel Achard dans lequel il reprendra le rôle de Jovet. Le 1er janvier : *Coup de Tête* d'après le dernier roman de Roland Dorgelès. Et non datés : *Mensonges* d'A. P. Antoine, enfin ce fameux *Molière* dont on a tant parlé et dont la réalisation apparaît de plus en plus proche.

Tout ceci, qui ressemble fort à une statistique, n'en demeure pas moins assez émouvant. Car le talent de Gravey ne s'apparente en aucune façon à l'inspiration. « Toute ma carrière est un accident » dirait-il. N'attendez pas de lui une déclaration bien sentie sur l'art du comédien. Il n'entend pas se substituer à l'auteur, mais simplement s'adapter à son personnage. C'est pourquoi il préfère le cinéma au théâtre. « Il n'y a pas au cinéma cet automatisme qui s'empare fatalement de vous après un certain nombre de représentations théâtrales et simplifie en quelque sorte le travail. Au cinéma, il faut vous mettre dans la peau du rôle autant de fois qu'on recommence la scène en vous servant de ce continué recommencement pour améliorer votre jeu ». On songe au naturel et à la vérité dont éclatent toutes ses compositions. Pas de génie à la base. Mais des dons et un métier qui comptent. Très exactement 24 ans de théâtre et 12 ans de cinéma. Le meilleur de nos jeunes premiers avec Fresnay. Une carrière en progression constante, les rôles les plus divers mais dont l'importance va croissant. Et après tout, le génie n'est-il pas une longue patience ?

Gef GILLAND.



LA COMÉDIE DU BONHEUR.

Il était normal qu'après nous avoir inondé de comédies de boulevard, l'écran nous emmène un peu dans le théâtre d'avant-garde... à vrai dire ceci n'est pas chronologiquement exact, ce film est antérieur aux récentes démonstrations du théâtre filmé. Marcel L'Herbier, en voulant conserver à la pièce d'Evreinoff tout ce qu'elle a de « pirandellique », lui a néanmoins causé un certain nombre de modifications sous prétexte probablement de la rendre plus accessible aux spectateurs de cinéma. C'est pour cela que le personnage central est devenu un fou ou tout au moins qu'il s'y mêle d'importantes scènes d'asile, par contre on ne voit pas pourquoi il a modifié la scène de la cartomancienne qui expliquait au contraire et introduisait les personnages, ni pourquoi la répétition théâtrale est écourtée alors qu'elle était un élément de pittoresque... mais tout ceci s'appliquant à ce qui n'est pas dans le film, n'a en somme rien à voir dans la critique...

Par contre ce qui s'y trouve ne manque pas d'éléments excellents. D'ailleurs L'Herbier a rarement produit, en dépit de monumentales concessions, quelque chose d'ab-

Raymond Cordy se débat au milieu des péripéties et des accessoires de studio d'UN DU CINEMA.



Michel Simon et Ramon Novarro dans une scène de *LA COMEDIE DU BONHEUR* que l'on vit dans tel cinéma et qui manquait dans tel autre.

mère douloureuse mélodramatique comme d'habitude. Heureusement qu'elle existe, le cinéma aurait dû l'inventer.

Il y a là-dedans des tas de recherches, qui échappent parfois à l'attention et qui sont agréables à rencontrer, comme le fouillis de la mise en scène et de l'éclairage pour la partie qui se passe chez les fous, les tons sombres du début à la pension de famille et le blanc, le blanc éclatant des décors, des costumes, des lumières qui échappent parfois à l'attention et qui accompagnent la portée de l'action vers la joie. Marcel L'Herbier n'a pas triomphé dans sa tentative de transposer le théâtre d'avant-garde, mais il a fait un film qui passera pour original.

R. M. A.

UN DU CINEMA.

L'écran nous montre périodiquement ses coulisses. Voilà une histoire de plus qui raconte les aventures d'une sorte de Topaze du cinéma (un Topaze très dilué). Cela finit très moralement après nous avoir donné l'occasion de suivre les espoirs, désespoirs et amours diverses de Lucien Galas, les sentiments et la gentillesse de Paulette Dubost, l'abatage d'Alerme et l'autorité d'André Lefaur autour du métier honorable de Charpin. A travers tout cela, tel une limace à travers un champ de salade : Jean Tissier. Raymond Cordy vient donner sa réconfortante note de bon-garçonisme et un certain nombre d'autres gens font de très estimables choses.

On égratigne les mœurs du cinéma, mais très gentiment, et puis, tout le monde sait bien qu'il s'agit de celui « d'avant » et pas de l'actuel. Le nom d'une firme défunte il n'y a pas bien longtemps, est à peine maquillé du reste. On voit un studio de cinéma pour satisfaire au goût du coup d'œil dans les coulisses. Tout cela respire une indignation bon enfant, un sens des choses qui s'arrangent, un gentil triomphe de l'honnêteté bourgeoise qui nous mène bien loin de tout ce qui peut constituer nos soucis et nos intérêts du moment.

R. M. A.

M. Paul VALÉRY

et le Cinéma.

(Suite de la page 3)

distingue les profondeurs des couches de ma chair et je sens des zones de douleurs, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-vous ces figures vives ? Cette géométrie de ma souffrance ? ». Quand « M. Teste » parlait ainsi, le Cinéma n'avait pas un an et c'est lui bien sûr qui souhaite aujourd'hui ce film grâce auquel pourrait être projeté sur nos écrans l'intérieur de l'homme, le sien, complet et détaillé...

Un tel souhait a évidemment de quoi surprendre surtout de la part d'un homme qui a commencé par affirmer qu'il ne va « presque jamais au cinéma ». Ne croirait-on pas plutôt que celui qui se lance si audacieusement dans une telle anticipation n'ignore rien des spectacles de l'écran, non plus que des possibilités actuelles ou futures de l'appareil de prise de vues ? Libre jeu de l'intuition, de l'imagination ! Admettons-le ! Et ceci ? « L'image photographique impose l'idée du passé et ce qu'elle montre montre que cela n'est plus. On se sent la vague conscience que ces choses que l'on voit ne se font pas mais ont été faites avant d'être. C'est du déjà vécu qui veut se faire revivre ! ». A-t-on jamais dit, de façon plus sensible, plus subtile, plus précise, vérité plus profonde sur la qualité, sur l'essence même du spectacle cinématographique ? Et ces trois petites phrases n'expliquent-elles pas la contradiction à laquelle on revient toujours lorsque l'on examine le problème du cinéma dans ses rapports avec la sensibilité et l'intelligence, les uns subissant son charme sans possibilité d'esquisser la moindre résistance, les autres se cabrant contre son pouvoir et se refusant à subir son influence.

Pour s'être aussi attentivement penché sur le Cinéma, pour avoir formulé à son sujet — sans même avoir besoin d'être un de ses spectateurs assidus — les subtiles réflexions que nous venons de reproduire, car les amis du Cinéma se doivent de les connaître, M. Paul Valéry a droit à notre reconnaissance, mais comme celle-ci serait encore plus vive s'il cédait à l'envie qu'il exprime dans la conclusion de son article : « J'ai parlé du Cinéma selon mon cœur, mais en homme qui n'ignore pas le moins du monde tout ce que représente un film heureusement réussi en fait d'art et de technique. Je crois savoir ce qu'il en coûte d'expériences successives, de talonnements, de reprises pour obtenir enfin le

prestigieux ruban et rien que l'idée que je me fais de ce travail en tant que travail d'invention et de mise au point me suffit pour me sentir une profonde estime à l'égard de ce genre de production. J'ai souvent écrit — c'était un véritable aveu — que ce qui m'intéressait de beaucoup le plus dans les œuvres de l'art était ce que je pouvais concevoir de leur fabrication. Et il me vient parfois l'envie de faire un film ».

C'est à nous qu'il vient maintenant — indiscreètement peut-être — l'envie de voir un film dont l'auteur-réalisateur serait M. Paul Valéry !

René JEANNE.

CHEZ LES VOISINS DE PALIER

(Suite de la page 5)

de Carmen sont assez artificiels et ne découlent pas suffisamment d'une raison valable. Le metteur en scène et les acteurs ont vraiment du mérite, car d'une pièce théoriquement inacceptable ils ont fait un spectacle pratiquement plus qu'honorable.

Feuilleter-metteur en scène a donné un rythme suffisant à l'action, je lui reprocherai toutefois d'avoir trop souvent couché ses héroïnes par terre ce qui est aussi peu réel que peu pratique pour les spectateurs. Solange Morel a joué son rôle en grande comédienne et c'est avec un art consommé qu'elle s'est jouée de toutes les embûches psychologiques du texte. En Carmen elle rappelle souvent Marguerite Jamois, mais son talent est plus souple et plus varié que celui de la vedette du Théâtre Montparnasse. A ses côtés, René Fleur est une grosse déception. Cet artiste qui a par ailleurs beaucoup de qualités, s'est révélé un Don José insupportable. Il est visiblement hypnotisé par sa ressemblance avec Charles Boyer ce qui le fait se planter sur l'avant-scène et jeter des regards flamboyants sur le public. Pour bien marquer sa virilité, il crie, râle et souffle comme une locomotive, ce qui est bien pénible à supporter.

Pierre Feuillère a campé un gentilhomme avec beaucoup de naturel, il est sympathique et agréable. Lily Siou met beaucoup de talent dans le rôle de Dolorès qui est lourd en ce sens qu'il contrebalance celui de Carmen, tout en l'égalant en vio-

lence dans certaines scènes. L'artiste a parfaitement réussi. Pierre Asso joue remarquablement un personnage inquiétant et gluant. Jean Clarens n'a qu'une scène, il la joue à la perfection. Charles Lavialle est un chef de contrebandiers conventionnel. Une mention spéciale pour le jeune Georges Ladon, un débutant qui fait preuve de magnifiques qualités. Notons que le guitariste Ibanez a remporté un vif succès auprès du public.

Charles Ford.

LA REVUE DE L'ECRAN
43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse : Charles DUCARRE, Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 120 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 466-62)



Albert Préjean dans CAPRICES, que « nous venons de vous raconter » en page 4.



NOUVELLES DE PARTOUT

— Robert Bré a abandonné la direction de Radio-National et est revenu au journalisme cinématographique. Il fait dans L'Alerte une rubrique intitulée Nice, plaque tournante du cinéma.

— Il paraît que Robert Boudrioz, un des pionniers de la mise-en-scène cinématographique, va faire sa rentrée au studio. Il a l'intention de refaire en « parlant » L'Atre qui fut un de ses plus gros succès au temps du muet.

— Michèle Presle et François Tèrier vont jouer *Catulle* de Marcel Achard au Théâtre de l'Athénée à Paris dont Albert Willemetz est directeur provisoire.

— Odette Florelle a fait sa rentrée au théâtre. Elle fait son tour de chant aux Opéras dans *Paris Boulevard* de Marc Cabé.

CHIRURGIEN-DENTISTE
8, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

— La Société des Auteurs Dramatiques vient d'instituer trois prix destinés aux prisonniers de guerre. Les prix sont de 10,000 frs chacun et sont destinés à récompenser une œuvre dramatique (drame ou comédie), une œuvre lyrique (opéra, opéra-comique ou opérette) et un scénario de film.

— Yolande Laffon, Jean Marchal et Marcel Herrand interprètent *Primavera*, une pièce de Claude Spaak d'après un conte italien, au Théâtre des Mathurins.

— *Le Petit Journal* annonce le décès à 78 ans de Marie Tempst, la célèbre actrice anglaise qui fut la partenaire de Paderewski dans *Sonate au Clair de Lune*.

— Au Portugal, on va porter à l'écran l'œuvre d'Eduardo de Noronha *José do Telhado* qui fut déjà réalisée une fois, il y a douze ans, par Rino Lupo.

— On vient d'accorder à Maurice Cam les ultimes autorisations pour terminer son film *Bifur 3*.

le quart PESTRIN

(Eau Péllillante)

dans tous les Cafés

— Raoul Ploquin revient à la production. Il a l'intention de faire un film sur le Transsaharien.

— Un attentat manqué a été commis contre Pierre Bonnard à Paris.

— Après l'adaptation de *La Bonne Etolle* que Jean Boyer a hévé avec Fernandel et celle de *Destin* que Charles Boulet et Marc Diller commencent, Jacques Chabannes écrit l'adaptation et les dialogues de *L'Isle d'Amour*, que l'on réalisera en 1943 avec Tino Rossi.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

— Albert Valentin va réaliser *Marie-Martine* d'après un scénario original de Jacques Viot, avec Michèle Alfa dans le rôle principal.

— Lucienne Boyer va faire cet hiver ses débuts de comédienne de théâtre. Elle interprétera le rôle principal de *Compagnon de Voyage* que Jacques Chabannes a écrit spécialement pour elle.

PEINTURE DECORATION
ADY
THEATRES-APARTEMENTS-MARINES
ATELIER 17A, Rue de la République
BORDEAUX - 12ème Ville-Marie
Tel. C. 1644 - MARSEILLE

EDEN - STUDIO.



— Voici les maquettes de notre prochain film...

En Suisse.

— La jeune vedette suisse, Yva Bella, tourne en ce moment aux environs de Lausanne, *Manouche*, le nouveau film suisse que réalise Fred Surville, pour le compte du Comptoir Cinématographique. Yva Bella est la partenaire du chansonnier Pierre Dudan, dont les œuvres sont très appréciées au cabaret et à la radio, et ce couple sympathique ne sera sans doute pas disséqué lorsque *Manouche* sera terminé.

— Gaston Denys, le manager de Gitta Horwath, a présenté à la presse romande son dernier court métrage *Salomé*, au cinéma Rex de Lausanne. Souhaitons à ce *Salomé* un meilleur sort qu'au *Notéro*, qui n'a pas encore vu le jour, et espérons que les disciples de Terpsichore se retrouveront nombreux pour applaudir Gitta Horwath.

— Dans le domaine des réalisations, Georges Dopallens, producteur de *L'Ons* (*ans la Tourmente*, qui comptait commencer cet automne son second film, s'est vu dans l'obligation de remettre celui-ci au printemps prochain.

— La Gloria Film, de Zurich, poursuit activement, sous la supervision de Jacques Feyder, son nouveau film *Maturité*, dans lequel nous retrouverons Anne-Marie Blanc, qui fut une délicieuse Gilberte de Courgenay et n'a malheureusement pas fait grand chose de saillant depuis ce film.

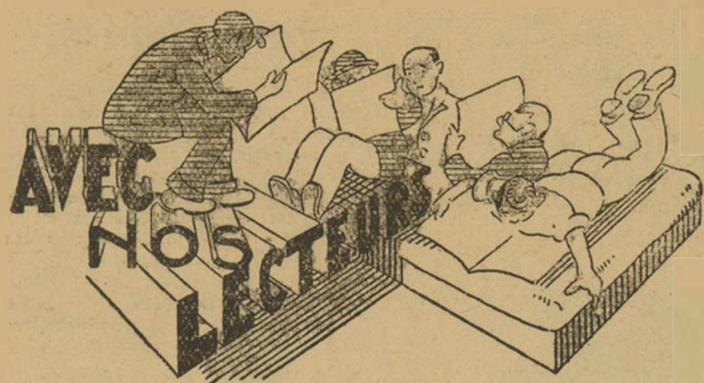
Ch. DUCARRE



Nous avons relevé deux jolies coliques dans les colonnes de *La Page*. En parlant des représentations d'*Un Chapeau de Paille d'Italie*, à Cannes, un chroniqueur écrit : « Gaston Sévertin est un jeune premier plein de fantaisie et de mouvement ». Rien que ça ! Nous sommes sûrs que l'aimable vice-président de l'Union des Artistes sera le premier à rire de cette définition...

Et dans un article consacré aux genres cinématographiques, Armand J. Caulliez parle du réalisme poétique « chez Ch. R. Dumas, filmé dans *Pepe-le-Moko* et *Pièges* ». Il est vraiment fâcheux de voir que l'auteur ait choisi, pour parler de la production pourtant bien réconfortante du créateur du *Capitaine Benoit*, un film d'Aschébé et un film de Compagniez avec lesquels Charles-Robert Dumas n'a précisément rien de commun !

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : B. 50-09



G. V. à Marseille. — Nous vous avons fait parvenir les numéros qui vous intéressent. Les visas de censure ont été retirés aux films américains et anglais ; ils ne pouvaient donc plus passer depuis le 15 octobre. Fernand Gravey n'a pas d'enfants. Nous n'avons pas encore publié d'article sur André Legniet, mais cela viendra. Entendu pour le changement d'adresse.

Roger L. à Cuzevieille. — Marika Rokk tourne pour la société Uia, Imperio Argentina dernièrement pour la Scalera de Rome. Alida Valli tourne aussi en Italie. Cuis Trenker est un artiste autrichien qui a tourné de nombreux films en Allemagne, en Angleterre, en Italie et aux Etats-Unis. Il est spécialisé dans les films de montagne dont il est presque toujours lui-même metteur-en-scène. Parmi les artistes français que vous citez, soules Meg Lemonnier et Simone Borrian peuvent se trouver en zone libre. Et Lucienne Lemarchand est à Alger. Ivan Petrovitch tourne toujours, essayez de lui écrire à l'adresse que vous donnez. Harry Piel est un artiste-acrobate qui a eu quelques années de grande célébrité aux temps du cinéma muet. Il tourne encore assez souvent maintenant pour la Société Ariel-Film dont il est propriétaire, metteur-en-scène et vedette.

Jeanne L. à Vichy. — Nous ne répondons jamais par lettre et ne donnons pas l'âge des artistes, excusez-nous. François Périer et Jacqueline Porel sont mariés depuis 1941. Pierre Blanchard réalise *Secrets* (comme metteur-en-scène), Claude Dauphin dirige sa troupe théâtrale à Cannes et Lyon. Alinos est engagé pour aller tourner *Désin* en Algérie. Pierre-Richard Willm incarne Edmond Dantès dans *Le Comte de Monte-Cristo*. Gaby Morlay tourne dans *Les Ailes Blanches*. Pour Charles Boyer, voyez notre numéro du 8 courant. Michèle Alfa joue Mercedes dans *Le Comte de Monte-Cristo* et Jean Tissier se repose. Nous ne vendons pas les photos qui vous intéressent.

Gaby T. à Montpellier. — Vous pouvez écrire à cet artiste. Envoyez-nous la lettre affranchie à 4 francs. Nous ferons suivre en complétant l'adresse. On peut écrire en français. Nous ne pouvons pas publier d'article à ce sujet.

Guy S. à Rodez. — Voici quelques adresses qui pourront vous être utiles : Films Imperia, 21, rue des Etats-Unis à Cannes; France-Production, 2, Boulevard Victor Hugo, Nice; Productions Critérium

14, rue Maccarani, Nice ; Producteurs Pierre Collard, 16, chemin des Caillols, Marseille.

Christiane D. à Oran. — Votre carte a été transmise. Dans *La Piste du Sud* Pierre Renoit jouait le rôle de l'officier Stollberg. Dans *Madame et le Mort*, il joue un rôle important.

Roger L. à Cuzevieille. — Vos deux lettres ont été transmises. Aucune des trois artistes que vous citez ne se trouve en zone libre. Elles ne tournent pas depuis l'armistice.

Gérard G. à Béziers. — Dans le film que Janine Darcey a tourné à Londres, ses partenaires étaient Ray Milland et Jim Gerald. L'autre film était interprété par Pierre Richard Willm, Victor Francen, Gaby Morlay, André Lefaur, Arlette Marchal, Jean Périer, Jean Toulout, Jean Galland, Jean Worms, Jean d'Yd, Paul Amiot, Bernard Lancret, Junie Astor, Jacques Baumer, etc. Dans votre liste des films de Corinne Luchaire il manque *Le Dernier Tourment*. Dans *Compartment de Dames Seules*, il y avait Ginette Ledere, Alice Tissot et Pierre Larquey.

Henry B. à Castelsarrasin. — Il n'y a aucune école de dessin publicitaire par correspondance que nous puissions vous recommander. Il faudra que vous vous occupiez de ces études lorsque vous serez libéré.



Bernard Lancret est le partenaire de Danielle Darrieux dans **LA FAUSSE MAITRESSE**

(Photo Continental-Films)

Les Programmes à Marseille SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, cours Belzunce. — Faussaires.
Caméra, 112, La Canebière. — Un de la Canebière.
Central, 90, rue d'Aubagne. — Paris-New-York.
Cirévog, 36, La Canebière. — La Fille du Corsaire.
Club, 112, La Canebière. — Narcisse.
Comœdia, 60, rue de Rome. — Sept hommes, une femme.
Lacydon, 12, Quai du Port. — La Femme du Boulanger.
Madeleine, 36, Avenue Foeh. — La neige sur les pas.
Majestic, 57, rue Saint-Ferréol. — L'Ange gardien.
Nailles, 39, rue de l'Arbre. — L'assassin habite au 21.
Phocéac, 36, La Canebière. — Nuits d'Andalousie.
Rialto, 31, rue Saint-Ferréol. — Face au Destin.
Roxy, 32, rue Tapis-Vert. — Panique au Cirque.
Studio, 112, La Canebière. — L'Ange gardien.

L. G. P. à Nice. — Nous ne connaissons pas d'adresse d'annuaire à Nice, mais si c'est un accessoire de théâtre que vous cherchez, essayez au Palais de la Méditerranée ou au Nouveau Casino.

Gérard de L. à Deux-Chaises. — Le nécessaire a été fait pour votre abonnement. Nous vendons seulement les photos d'artistes que nous annonçons périodiquement dans un cartouche spécial. Pour les autres, il faut essayer chez les libraires. Jacqueline Laurent a tourné dans *Sarah le Terrible*, *Les Enfants du Juge Hardy*, *Le Jour se lève*, *Un Chapeau de Paille d'Italie*, *Les Deux Timides*, *L'homme qui joue avec le feu*. Elle se trouve actuellement en zone occupée, on ne peut donc lui envoyer que des cartes interzone.

A. L. à Thiers. — Nous pouvons vous conseiller les cours d'Yvan Noé et Pierrette Caillol, 2 Boulevard Victor-Hugo à Nice. Pour tout ce qui concerne le Centre des Jeunes, écrivez directement à M. Paul Legros, directeur, Villa Et Patlo, Boulevard du Parc Impérial, Nice.

Edmond S. à Turascon. — Le but de notre rubrique « Avec nos Lecteurs » est simplement de renseigner nos lecteurs sur tout ce qui les intéresse concernant le cinéma. Pour les photos d'artistes, voyez le petit cartouche que nous insérons régulièrement. Nous ne vendons pas de scénarios.

Huguette B. à Apt. — Shirley Temple se trouve en Amérique. Pour les photos d'artistes, voyez notre réponse à Edmond S. La tournée, dont vous parlez était en effet la tournée de *Trois et Une*, la pièce de Denys Atuel qui raconte l'histoire de trois frères amoureux d'une même femme. Cette pièce a été filmée et vous pouvez la voir au cinéma sous le titre de *Romance à Trois*.

Christine K. à Monaco. — Nous sommes très sensibles à votre dévouement, mais hélas ! il est trop tard maintenant pour que nous puissions nous servir de ce que vous avez bien voulu nous envoyer. Mille regrets.

Henri F. à Toulon. — Voulez-vous faire un essai et nous envoyer un article ou une interview ?

Jean D. à Varennes. — Oui, vous pouvez écrire à ces vedettes en nous envoyant les lettres dûment affranchies. Nous ne vendons pas de photos d'artistes américains. Pour les artistes français, voyez la liste. La rubrique qui vous intéresse sera remplacée par une autre, non moins attrayante.

Etienne M. à Châteaurenard. — Les numéros que vous demandez vous ont été envoyés. Parmi les 75 numéros que vous demandez encore, 8 sont épuisés, veuillez donc nous faire parvenir un mandat de 140 fr. si vous désirez recevoir les 70 autres. Vous recevrez régulièrement l'édition A.

P. C. Lyon. — Puisque c'est la première fois que vous lisez la revue, vous êtes excusable d'ignorer nos us et coutumes. Sachez alors que les pseudonymes ne sont pas acceptés, nous ne répondons qu'aux lettres portant signature lisible et adresse complète. Bien entendu, nous ne publions pas ces renseignements, renoncez à être une « petite curieuse » et vous trouverez nos réponses dans ce courrier.

Le Gérant : A. DE VARS
IMPRIMERIE MISTRAL - CAVAILLES